

« J'ai commencé à écrire en espérant que cela effacerait le racisme autour de mon accent »

Le premier recueil de nouvelles de Jenny Zhang, *Après cœur*, a fait un véritable carton outre-Atlantique. L'autrice de trente-cinq ans y dresse le récit de l'apprentissage d'une poignée de jeunes filles chinoises fraîchement arrivées aux États-Unis. Elle parle avec la même intelligence de racisme, de transmission et de l'entrée dans l'adolescence. Une manière pour elle de réinventer les récits d'immigration et de faire entendre sa voix.

TEXTE : PAULINE LE GALL — PHOTOS : OLIVIER DION



Comme les personnages de votre roman, vous êtes née à Shanghai. Quel souvenir gardez-vous de votre arrivée aux États-Unis ?

Mon père a quitté Shanghai quand j'avais deux ans, avant le massacre de la place Tian'anmen. Je suis restée deux ans là-bas avec ma famille et j'ai ensuite rejoint mes parents. Quand j'ai déménagé à New York à l'âge de quatre ans, je ne parlais pas anglais, c'était compliqué. Mais cette période était aussi enrichissante puisque mes parents hébergeaient souvent des amis chinois : des dissidents, des chanteurs d'opéra, des écrivains... Et même le célèbre poète Bei Dao !

Comment avez-vous commencé à écrire ?

L'écriture est intimement liée à mon expérience de l'immigration. J'étais une enfant très timide en arrivant aux États-Unis. Je parlais très mal anglais et pour cette raison beaucoup de gens pensaient que j'étais stupide. J'ai donc commencé à écrire en espérant que cela effacerait le racisme autour de mon accent. Cela m'a fait me sentir plus à l'aise avec la langue anglaise, plus intelligente.

Vos personnages font face à un racisme que leurs parents ne semblent pas comprendre. C'était important pour vous de parler de cette différence d'expériences entre les deux générations ?

Oui, en effet. Les parents de mes personnages ont tous grandi en Chine. Ils n'ont donc pas connu le racisme dans leur enfance. Comment pourraient-ils comprendre ce que cela fait d'arriver dans un nouveau pays aussi jeune ? Je voulais aussi montrer que ces parents ont tellement de soucis qu'ils n'ont pas l'espace mental disponible pour s'occuper des problèmes quotidiens de leurs enfants, qui leur semblent futiles. Il y a un fossé entre les deux expériences.

Je parlais très mal anglais et pour cette raison beaucoup de gens pensaient que j'étais stupide.

La tradition américaine a tendance à privilégier les récits d'initiation au masculin. Vous vouliez changer la donne avec des personnages 100% féminins ?

J'ai toujours été fascinée par la puberté et l'adolescence. J'ai lu beaucoup de romans qui parlaient de ce sujet et, en effet, le point de vue était toujours masculin : James Joyce, J.D. Salinger... L'adolescence des jeunes filles est une période très idéalisée et fantasmée dans la culture. J'avais envie de montrer des jeunes filles en colère, qui détestent le monde, qui ont parfois envie de se venger, qui découvrent leurs corps.

Avant la publication du roman vous avez écrit un article très partagé sur un poète blanc qui avait utilisé le pseudo de Yi-Fen Chou pour se faire publier. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'élever votre voix contre cette pratique ?

Cet événement m'a fait penser à ma propre expérience. J'ai étudié l'écriture à l'université de l'Iowa. A chaque fois que je réussissais quelque chose, j'entendais des remarques comme « Bien évidemment que tu réussis, ton parcours est plus exotique ». Ces auteurs blancs ne voudraient pas de notre expérience du racisme et de la pauvreté. Ils veulent juste avoir de quoi écrire. Alors qu'en vérité il est très difficile d'imposer un récit sur l'immigration à des éditrices. Ils veulent des stéréotypes, des récits de bons ou mauvais immigrants. On est vite catalogué comme une littérature « de niche ». Moi j'ai envie de me dire que ce que j'écris peut être universel et parler à tout le monde, n'importe où.